

**Cahiers**  
**Paul Claudel**

**11**  
**Claudel**  
**aux États-Unis**  
**1927-1933**

*nrf*

GALLIMARD







*Les Cahiers Paul Claudel sont publiés  
avec le concours de la Société Paul Clau-  
del, sous la direction d'Henri Claudel,  
de Robert Mallet et de Jacques Petit.*

#### AVERTISSEMENT

*Ce volume est loin de rassembler la totalité de l'œuvre diplomatique de Paul Claudel aux États-Unis. Il se veut représentatif à la fois de l'intérêt qu'a pris l'ambassadeur de France à sa tâche et de celui qu'il a suscité. Les textes ici rassemblés sont d'origines diverses : journaux français et surtout américains, archives Paul Claudel, archives du ministère des Affaires étrangères. Que soient remerciés tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont aidé à réunir ces documents, les nombreux correspondants français ou américains qui ont répondu aux demandes de renseignements avec amabilité et compétence, et tout particulièrement M<sup>lle</sup> Enjalran, conservateur aux archives du ministère des Affaires étrangères, qui a facilité toutes les démarches et ouvert généreusement ses dossiers personnels, M<sup>me</sup> Nantet et les archives Paul Claudel, M. Jacques Petit, qui avec une patience inlassable a permis que cet ouvrage soit mené à son terme.*

#### ABRÉVIATIONS

*Nous avons utilisé les abréviations suivantes pour les ouvrages de référence auxquels nous avons eu très souvent recours :*

- Pr.* : *Œuvres en Prose*, La Pléiade, 1965.  
*po.* : *Œuvres poétiques*, La Pléiade, 1967.  
*Th. I* : *Théâtre, I*, La Pléiade, 1967.  
*Th. II* : *Théâtre, II*, La Pléiade, 1965.  
*J. I* : *Journal, I*, La Pléiade, 1968.  
*J. II* : *Journal, II*, La Pléiade, 1969.

*Pour l'origine des textes :*

- A.É. (*suivi de références*) : *Affaires étrangères*.  
A.P.C. : *Archives Paul Claudel*.

## **AVANT-PROPOS**





*« Claudel diplomate »... c'était le titre du quatrième Cahier Claudel, amorce d'une série qui s'est poursuivie avec l'étude de Gilbert Gadoffre sur « Claudel et l'univers chinois », avec des recherches sur « Prague », et qui, après la présente publication, se prolongera par un « Claudel au Japon »... L'apparente similitude des sujets n'exclut pas la diversité. Au contraire.*

*Toute rencontre avec un pays fait saisir un nouveau visage du voyageur. Le « spectacle » change, mais aussi la manière de l'observer. L'âge, les préoccupations du moment, l'évolution de sa carrière ne sont pas sans importance; les tâches qu'il a à remplir, les responsabilités sont autres; tout autres encore les traces qui demeurent d'un séjour. Une documentation diverse conduit à des approches toutes différentes. Suivre Claudel en Chine, c'était tenter de reconstituer une découverte, de saisir une attitude, d'analyser une influence. Prague aussi l'avait marqué en lui ouvrant l'univers du baroque. L'œuvre poétique et dramatique était, dans ces deux cas, un témoignage important, plus important peut-être qu'une information rare, limitée, parfois difficile d'accès, sur son activité diplomatique. Ici, au contraire, les témoignages encombrant par leur abondance, ce qui ne veut pas dire que Lucile Garbagnati les a découverts sans recherche ni sans peine, mais la moisson était trop riche : près de deux cents discours, un millier de télégrammes, dépêches, rapports,*

*interviews, comptes rendus de journaux (à elle seule, la liste fera l'objet d'une publication séparée). A quoi s'ajoutent les notes du Journal. L'œuvre aussi, d'une autre manière; j'y reviendrai.*

*Force était de choisir. On l'a fait suivant certains critères que le lecteur discernera vite. Il fallait donner une vue cavalière, aussi juste qu'il se pourrait, disons : des genres et des sujets. Ne laisser ni les discours ni la correspondance diplomatique l'emporter; ne pas permettre aux « obsessions » claudéliennes d'envahir ce volume, tout en montrant combien certains sujets l'avaient attiré, intéressé ou agacé.*

*Peut-être est-ce seulement au cours de ces six années que l'on peut vraiment comprendre Claudel diplomate, se faire une idée de ce qu'il fut en ce domaine, de son activité, de la manière dont, poète, il se pliait aux exigences d'une tâche si différente, résolvait une contradiction très réelle, quoi qu'il ait dit. Car il ne fut pas de ceux pour qui la Carrière était une sinécure ou laissait du moins de larges loisirs; ni de ceux qui, de la dispersion à laquelle elle conduit, tiraient leur œuvre même. De quelque quarante années d'exil et de pérégrination, aucun texte n'est directement né; sans doute y eut-il Connaissance de l'Est et L'Oiseau noir, mais on est loin du récit ou des impressions de voyage, si élaborées fussent-elles. Et d'ailleurs, rien sur la Bohême que trois ou quatre poèmes. Rien sur le séjour au Brésil que, ici et là, une allusion... L'influence s'exerce en profondeur; sensible sans doute : comment ignorer, par exemple, ce que Le Pain dur doit à Hambourg, ou Le Père humilié, à Rome? Encore convient-il d'être prudent. Claudel lui-même s'y trompait, affirmant que L'Otage — conçu à T'ien-Tsin — lui avait été inspiré par la situation de l'Empire austro-hongrois...*

*Ce n'est que tard, lorsque la retraite lui laissera quelques loisirs pour le journalisme, qu'il donnera des récits, mi-politiques, mi-anecdotiques. Ce devaient être des « Mémoires ». Bref épisode. Ses « Souvenirs de la Carrière » se limiteront à quelques articles. A côté, les textes écrits pendant ces six années aux États-Unis représentent toute une œuvre...*

*Certes, tout conscient qu'il était de ses devoirs, il arriva qu'ils fussent moins absorbants. Le Fou-Tchéou d'avant 1900 se prêtait à la rêverie et à la méditation. Prague lui offrit des loisirs, comme Rio, comme le Japon, des loisirs et une liberté d'esprit qu'il connut sans doute moins à Washington. Car il n'y vient pas à une époque facile des relations franco-américaines ni à une heure paisible de l'histoire mondiale. La question des dettes de guerre pèse et pèsera lourdement sur ces six années : il arrive pour dénoncer l'accord conclu par son prédécesseur et part après avoir dû annoncer le défaut de la France et le vote hostile de la Chambre. En dépit de l'éphémère victoire — plus éphémère encore qu'il n'aurait cru — que constitue la signature du pacte Briand-Kellogg sur la mise hors la loi de la guerre, il se trouve souvent dans des situations un peu délicates.*

*A quoi s'ajoute cette sorte de malaise qu'il éprouve en Amérique. Non qu'il ne s'y soit fait des amis. Non qu'il n'ait assez vite trouvé un contact agréable avec ses interlocuteurs américains... Mais l'atmosphère lui convient mal, les paysages l'attirent peu. Est-ce le souvenir des années 1893-1895 ou une impression resurgie qui lui fait écrire, à peine arrivé : « L'Amérique est le pays de l'exil et de la nostalgie. [...] Les nourritures molles et insipides. New York, gigantesque et instable, comme un énorme nuage qui se fait et se défait. » Jamais il ne trouvera vraiment sa place dans cet univers, alors qu'il s'était « plongé avec délices, avec émerveillement » dans la Chine à peine découverte (« Je m'y sentais comme un poisson dans l'eau! »), avait tant aimé le Japon, le Brésil ou la Bohême...*

*Il n'ignorera pas, pour autant, l'Amérique. Il y fera même de vastes tournées et souvent se plaindra de la multiplicité des obligations mondaines. Mais « ces agapes sous les espèces de l'eau fraîche, du poulet calciné et de la navrante tige de céleri, fournissent le moyen de causer avec des gens agréables et intéressants » et de prononcer allocutions et discours. Il le fait sans trop protester, ayant très vite compris l'importance de la « propagande » et, pour la France, à cette date,*

*son impérieuse nécessité. Finie l'époque où il se sentait ridicule dans cet exercice et, un soir de 14 juillet, écrivait à Pottecher : « J'ai débité des discours patriotiques, sérieux comme un âne », ou commentait, sarcastique, après une cérémonie officielle : « Ah! il y a des moments bien flatteurs dans l'existence. » Il préside maintenant à toute espèce de cérémonie, célèbre tous les anniversaires, va d'université en université recevoir les insignes de docteur honoris causa... L'habitude aidant, on l'imagine, il manie comme il convient le discours patriotique – voire chauvin – et ne rechigne pas à se laisser imposer par les circonstances quelque platitude conventionnelle.*

*Il n'est pas dupe cependant, sait conserver cette distance que donne l'humour, s'amuse dans un poème macaronique de tous ces discours qu'il lui faut prononcer :*

Voyageur, connais-tu le pays obstiné  
Où fleurit l'orateur à la fin du dîner [...]  
Washington, La Fayette, augustes dioscures,  
Accourez au secours d'un orateur obscur!

*Ils lui seront bien utiles en effet, Washington, La Fayette et quelques autres... Rappeler l'amitié franco-américaine (la banalité est ici qualité) réussit assez bien. Il fallait donner quelques discours de ce genre pour en montrer le ton, l'allure, qui souvent les sauvent en partie. C'est un rôle, et si Claudel n'avait pas oublié le vice-consul de Boston (il aime à évoquer ce souvenir), il devait en retrouver les impressions : un rôle, mais un rôle sérieux. Ces discours sont cités par les journaux, commentés; avec une certaine habileté « pédagogique », il sait y glisser une idée importante, suivant le public ou les circonstances. Les dépêches dont il accompagne leur envoi et les explications qu'il donne sont à cet égard très révélatrices.*

*Les tournées de pure représentation – « comme un pianiste », dit-il – sont plus curieuses. Il les raconte dans des dépêches un peu amusées; on sent bien qu'il a, jouant sur sa réputation de poète et ses fonctions d'ambassadeur, tenté de modifier un état d'esprit assez hostile à la France.*

*Le courrier diplomatique offre plus d'intérêt. Aucune contrainte ici. Claudel choisit ses « thèmes », car il informe abondamment le Quai et, en général, on lui en sait gré; souvent même, une note indique que la dépêche doit être diffusée à d'autres postes. Peu de contrainte, de même, dans le ton et le style. Consul à Fou-Tchéou, déjà il bouleversait quelque peu les usages par son non-conformisme, son goût des images, une certaine manière de présenter les faits. Ici, il sait en outre qu'il s'adresse à Berthelot plus qu'au ministre, cela crée une sorte de complicité, une familiarité qui simplifie les relations, autorise souvent un ton direct, alerte.*

*Il y a dans ses dépêches et ses rapports des éléments récurrents, un peu obsédants. Ainsi la prohibition. Pas seulement parce que ces « festins arrosés d'excellente eau fraîche » l'agacent et qu'il n'aime point trop à « se repaître de nourritures illusoire et d'eau glacée ». Mais parce qu'il est sensible à l'importance politique et sociale du problème. De Paris, on en voit moins l'intérêt, et, lorsque Claudel constate que ses informations sont sans écho, il clôt une dépêche d'un post-scriptum rageur : « J'en conclus que mes informations sont sans intérêt réel pour le public français et je m'abstiendrai à l'avenir de continuer cette chronique. »*

*Plus sérieux, plus inquiétant, tout ce qui touche à la crise financière ou à la politique intérieure américaine. Il a très tôt senti les risques, démonté les mécanismes de cette apparente prospérité, vu le mouvement de ce flot qui va se retirer, « laissant derrière lui une grève semée d'épaves », dit-il dès mai 1928. Certes, il a un conseiller financier qui analyse pour lui la situation, mais c'est lui qui choisit d'en parler, d'alerter; comme il choisit d'insister sur les relations germano-américaines, de signaler la manière dont les Américains réagissent à l'égard de la « Soviétie », ou encore de commenter longuement l'intervention japonaise en Mandchourie...*

*Les spécialistes diront ce que valaient ces vues politiques. J'aimerais noter ici qu'on y voit le poète rejoindre l'ambassadeur : la défiance qu'il traduit si vite à l'égard de la politique financière des États-Unis s'appuie, certes, sur une*

*analyse économique. Mais ne rejoint-elle pas cette impression immédiate, celle du poète, d'un monde instable, en perpétuel mouvement, constamment menacé par sa mobilité même? N'est-il pas guidé par cet étonnement que lui causent l'agitation américaine, cette recherche constante des « chocs » et des « frissons » sans lesquels en Amérique — dit-il — la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue? Ses analyses ne se limitent jamais à des chiffres et à des situations : toute une vision des États-Unis les explique, l'image un peu sombre d'un univers en état d'agitation. Comment oublier qu'au cours de ces années, il écrit son premier commentaire de l'Apocalypse? Les difficultés de l'époque ne l'ont-elles pas nourri? Ou est-ce l'Apocalypse qui assombrir sa vision du monde?*

*Si ces textes diplomatiques nous montrent en effet ce que fut la curiosité de Claudel à l'égard d'un univers où ses fonctions le retenaient — une curiosité très ouverte, que ses goûts et ses choix littéraires ne limitent jamais —, il est plus difficile en effet de discerner ce que l'œuvre doit à ses années américaines. Ou plutôt de voir les relations que l'on pourrait établir avec elle. Les grandes œuvres poétiques et dramatiques sont achevées. Il aimait le rappeler non sans humour : « ... J'en avais fini pour toujours avec les Otage et les Soulier de satin. [...] Tête d'or en avait fini pour toujours de régler leur compte aux Ysé et aux Prouhèze. » Il écrit à cette époque les Conversations dans le Loir-et-Cher et Au milieu des vitraux de l'Apocalypse. Des Conversations à l'œuvre diplomatique de ces années, les échanges sont incessants : l'architecture, la ville, l'union nécessaire des hommes... Autant d'idées qui reviennent dans ces textes. Ce sont d'ailleurs des thèmes anciens de l'œuvre, et il serait curieux de voir comment ils se précisent, s'éclairent, en devenant plus conscients, ou comment ils se modifient au contact d'une réalité politique.*

*Avec les Vitraux, une œuvre nouvelle se dessine : cette interrogation indéfinie de la Bible, que dominera toujours l'Apocalypse; c'est-à-dire une certaine vision de l'histoire,*

*comme lutte, affrontement, destruction... Cette vision n'est pas dénuée toutefois d'un certain optimisme : l'Apocalypse s'achève sur un spectacle glorieux. Mais elle n'a plus cet (apparent) élan triomphal qui entraînait Le Soulier de satin. Et elle conduit à le relire, à retrouver dans l'œuvre antérieure ce qui annonçait ces commentaires.*

*Je croirais volontiers que les six années passées aux États-Unis ont eu alors une influence considérable. Il suffit peut-être pour s'en convaincre de feuilleter Au milieu des vitraux de l'Apocalypse qui par instants constitue comme un « journal » ; celui de cette expérience, précisément.*

*Sans doute est-ce conduire bien loin cette simple présentation ? Mais c'est aussi ouvrir quelques perspectives. Et surtout situer la lecture de ces textes « diplomatiques », qu'il serait aussi faux de couper de l'œuvre « littéraire » que de prétendre les y intégrer simplement.*

Jacques Petit





## INTRODUCTION



*Les six années que Claudel passe à Washington – de mars 1927 à avril 1933 – sont sans doute les plus intéressantes de sa carrière diplomatique... Pour l'écrivain, c'est une période de retrait et de réflexion, celle des Conversations dans le Loir-et-Cher, de Figures et Paraboles, d'œuvres de circonstance comme Sous le rempart d'Athènes, du Livre de Christophe Colomb<sup>1</sup>, celle aussi où il se détache de la littérature profane pour « achever », au contact de la Bible, « l'harmonisation de tous les éléments disparates dont [il est composé<sup>2</sup>] ». Le diplomate se trouve, lui, devant une situation parfois difficile : l'affaire des dettes a laissé un lourd contentieux à régler; la crise économique de 1929, un sentiment généralisé de xénophobie, particulièrement net à l'égard de la France et que renforce une certaine germanophilie..., ne facilitent pas une mission qu'il prend très au sérieux. Au cours de ces six années, il multiplie les voyages à travers les États-Unis; et partout il parle, prononçant jusqu'à six, sept allocutions ou discours par jour (on en a*

1. *Conversations dans le Loir-et-Cher* (composé en 1927-1928) : Pr., p. 667; *Figures et Paraboles* (composé de 1928 à 1938) : *Œuvres complètes*, t. V; *Sous le rempart d'Athènes* (composé en 1927) : Th. II, p. 1113; *Le Livre de Christophe Colomb* (composé en 1927) : Th. II, p. 1131.

2. J. I, p. 785. Au milieu des vitraux de l'Apocalypse, son premier commentaire biblique, est écrit de 1927 à 1932.



# Cahiers Paul Claudel

Les six années que Claudel passe à Washington — de mars 1927 à avril 1933 — sont sans doute les plus intéressantes de sa carrière diplomatique... Pour l'écrivain, c'est une période de retrait et de réflexion, celle des *Conversations dans le Loir-et-Cher*, de *Figures et Paraboles*, d'œuvres de circonstance comme *Sous le rempart d'Athènes*, du *Livre de Christophe Colomb*, celle aussi où il se détache de la littérature profane pour «achever», au contact de la Bible, «l'harmonisation de tous les éléments disparates dont il est composé». Le diplomate se trouve, lui, devant une situation parfois difficile. Au cours de ces six années, il multiplie les voyages à travers les États-Unis : et partout il parle, prononçant jusqu'à six, sept allocutions ou discours par jour, sur les sujets les plus variés : art, littérature, diplomatie, relations franco-américaines, politique internationale... A cette œuvre «orale» s'ajoute la correspondance diplomatique : des centaines de rapports, dépêches, télégrammes, lettres par lesquels il tient les différents ministres des Affaires étrangères et surtout le secrétaire général, Philippe Berthelot, au courant des affaires de l'ambassade et de la situation américaine. Si les télégrammes ou les rapports ont souvent un caractère plus traditionnel, les dépêches prennent un tour plus familier, plus personnel. L'administrateur se fait souvent conteur et l'ambassadeur aime à raconter, à commenter. Cette correspondance était appréciée, puisque de nombreuses dépêches furent transmises à d'autres postes diplomatiques ou à différents ministères. Elle reste curieuse, intéressante, vivante.

*nrf*

113 F TC

Prix de lancement  
101,70 F TC  
jusqu'au 1-4-1982

82-II   
A 26410

Extrait de la publication

ISBN 2-07-026410-6